



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Lucien

Divisé En Deux Parties

Lucianus <Samosatensis>

Amsterdam, 1597 [erschienen] 1697

Timon, ou le Misanthrope

urn:nbn:de:hbz:466:1-45077

pour chaire. L'Auteur prend de là occasion de joüer sur la rencontre des mots ; mais comme cela n'a aucun raport à nostre langue, il ne se peut traduire ; aussi laisse-t-on ces mots-là en Grec dans la version Latine. Mais un de mes Neveux a composé un Dialogue à cette imitation, qui se trouvera à la fin du Livre.

TIMON, OU LE MISANTROPE.

DIALOGUE

Où TIMON, JUPITER, MERCURE, & plusieurs autres parlent

C'est la plainte d'un homme qui tomba tout à coup dans une extrême pauvreté, sans estre assisté de personne, quoy qu'il eût fait du bien à plusieurs dans sa fortune. Il s'en prend donc à Jupiter, qui touché de compassion, luy envoie le Dieu des Richesses, pour le tirer de la necessité où il estoit.

TIMON. **O** Jupiter, Protecteur de l'Hospitalité, de la Societé, de l'Amitié, & s'il y a quelqu'autre Epitete que les Pöetes te donnent en leur fureur, ou pour remplir la mesure de leurs Vers, lors qu'il ne savent plus que dire. O toy, qui grêles, qui tonnes, & qui fondroyes sur les impies : Qu'est devenu ton foudre & tes carreaux de feu autrefois si redoutables ? Ils sont maintenant froids & éteints, & s'en sont allez en fumée. Salmonée te brave à cette heure impunément avec son faux tonnerre ; Le tien n'est plus qu'un bruit vain, & un tison fumant qui ne fait rien que noircir. Pourquoy, Grand Dieu, es-tu devenu si froid & si lent à punir les crimes,

comme si tu estois sourd & aveugle de vieillesse, & que tu ne visses & n'entendisses plus les forfaits qui se commettent tous les jours? Car lors que tu estois jeune & bouillant, tu ne faisois ni paix ni trêve avec les coupables, & en abimois les uns par des tremblemens de terre, & les autres par des deluges comme tu fis du tems de Deucalion, que tu sauvas dans une petite nacéle du naufrage de l'Univers, pour reparer les rüines du Monde, & conserver quelques restes du genre humain. Les hommes sont devenus plus cruels & plus méchans qu'ils n'estoient alors; on ne te fait tantôt plus d'offrandes ni de sacrifices, si ce n'est quelqu'un en passant, aux jeux Olympiques; encore est-ce plutôt par coûtume, que par zèle ou par devoir. Enfin, on t'a presque depossédé, comme tu as fait ton predecesseur. Les voleurs te pillent tous les jours impunément, jusqu'à metre sur toy leurs mains sacrileges. comme ils ont fait depuis peu à Olympie, où pendant la solennité des jeux, ils ont coupé l'or deta chevelure. Cependant, vainqueur des Titans, tu fus si lâche que de souffrir cet affront sans crier seulement à l'aide, pour reveiller les chiens, ou le voisinage endormy. Qu'il faisoit beau voir alors Jupiter, avec un foudre de quinze pieds à la main, qui se laissoit toudre par des brigans. Quand te reveilleras-tu d'un si long assoupissement, illustre usurpateur, pour châtier de plus grands crimes que ceux des fables? Car pour ne point parler des autres, puis-que ce ne seroit jamais fait, comment laisses-tu impunis les ingrats qui m'ont abandonné, après avoir mangé tout mon bien, & qui ne me regardent pas dans ma misere, après m'avoir adoré dans ma fortune. Ils se détournent de moy lors qu'ils me rencontrent, & me fuyent comme un oiseau de mauvais augure. Maintenant donc, privé de tous biens & acablé de tous maux, je suis contraint de filosofer icy avec la bêche & le hoyau. Tout l'avantage que je tire de ma retraite, c'est que je ne vois point la pro-
spe-

sperité des méchans, qui n'est pas une petite félicité. Réveille-toy donc encore un coup, fils de Saturne & de Rée, d'un sommeil plus long que celui d'Epiménide, & r'alumant ton foudre sur le mont Oéta, écrases en les impies, si tu ne veus qu'on croye que tu sois mort, comme on le publie en Crete, & que tout ce qu'on dit de toy ne soit que fable & que fiction poétique.

JUPITER. Qui est ce blasphémateur, qui crie si haut du mont Hymete? Il faut que ce soit quelque Philosophe; car un autre ne seroit pas si insolent.

MERCURE. Ne conois-tu pas Timon, qui t'a fait tant d'offrandes & de sacrifices, & qui nous traitoit si magnifiquement le jour de ta feste?

JUPITER. Quoy, c'est luy! Dieux, quel changement! Comment un homme si riche, & qui avoit tant d'amis; a-t'il pû tomber tout à coup dans une si honteuse pôvreté.

MERCURE. En faisant du bien à des ingrats, qui l'ont abandonné, comme les Corbeaux font les charognes, lors qu'il n'y a plus rien à ronger.

JUPITER. Veritablement, il a quelque sujet de se plaindre; & nous ne pouvons, sans estre plus ingrats que ses faux amis, l'abandonner ainsi dans son malheur, après le soin qu'il a eu de nous dans sa fortune. Mais acablé d'affaires de tous costez, & dépité contre les méchans, dont le nombre croist tous les jours, jusqu'à me donner de l'épouvante, je ne regarde tantôt plus la Terre; outre que j'ay la tête rompië des disputes des Philosophes, qui m'empêchent d'entendre les cris des autres, si bien que celui-cy a esté oublié parmy la foule. Mais pour ne le pas laisser languir plus long-temps dans la misere, pren avec toy le Dieu des Richesses, & le mène chez luy, avec ordre de n'en point partir, quand il le voudroit chasser. Pour ceux qui l'ont abandonné, je ne manqueray pas de les foudroyer, si tôt qu'on aura racommodé mon foudre, dont j'e rompis l'autre jour deux pointes en le lançant

trop brusquement contre le Philosophe Anaxagoras, qui vouloit persuader à ses disciples que nous n'estions que des chansons. Mais il se mit à couvert sous l'autorité de Periclés, & cependant j'allay mettre en poudre le temple de Castor & de Pollux, qui ne m'avoit fait ni bien ni mal. En attendant, ce sera un assez grand supplice pour des ingrats, de voir rentrer en honneur celuy qu'ils ont méprisé.

MERCURE. Qu'il est important de crier haut, non seulement dans un Barreau, pour gagner sa cause, mais encore en faisant des vœux & des prières! Si le bon-homme Timon fût demeuré les bras croisez sans rien dire, il eût esté gueux toute sa vie; maintenant par ses cris & ses importunités, il a arraché même du Ciel ce qu'il demandoit. Toutefois, je croy que cela ne luy servira de rien; car voila le Dieu des Richesses, qui ne veut pas obeir.

JUPITER. Pourquoi?

MERCURE. Il luy faut demander à luy-même.

PLUTUS. Voulez-vous que je retourne en un lieu où l'on ne me sçauroit souffrir? Envoyez moy chez ces gens qui sçavent ce que je vaux, & combien je couste à aquerir, & que les fous qui l'ignorent, croupissent toute leur vie dans la pôvreté.

JUPITER. Tu n'as rien à craindre, il est assez instruit par sa disgrâce. Mais je m'étonne que tu te metes en colere de ce qu'on te laisse libre, veu que tu te plaignois autrefois des usuriers qui t'enfermoient sous la clef, sans te laisser seulement voir la lumière, & te faisoient souffrir mille gênes. Tu disois que c'estoit ce qui te rendoit pâle & défiguré, & ce qui estoit cause que tu ne songeois qu'à t'évader. Tu mériterois donc, pour une si injuste plainte d'estre mis en prison perpétuelle, dans quelque tour d'airain, comme un autre Danée, pour n'y vivre que d'intérêts & d'usure, qui est un fort mauvais aliment. Tu blâmois aussi les avarés qui meurent d'amour pour toy, & cependant n'en osent jouir; Semblables à ce chien des Fables, qui attaché au ratelier ne pouvoit

man.

manger du foin, ni souffrir que le cheval en mangât. Tu disois qu'ils estoient jaloux d'eux mêmes, & se retranchoient leurs propres plaisirs sans considérer que ce qu'ils aimoient feroit un jour la proye d'un voleur, ou de quelque indigne heritier. N'as-tu point de honte de te dédire ainsi de tes anciennes maximes?

PLUTUS. Si tu me veus écouter, tu trouveras que j'ay raison. Car les uns me laissent aller par negligence, & les autres, m'épargnent par stupidité, faute de sçavoir que s'ils ne m'employent, je leur seray inutile, qu'ils seront contrains de me quitter, avant que de s'estre servis de moy. Diroit-on qu'un homme aime sa maitresse, qui l'abandoneroit à tout le monde? Je croy que non, & que quand tu estois amoureux, tu n'en ufois pas de la sorte, D'autre costé, de l'avoir en sa puissance sans en jouir, cela est encore plus ridicule; cependant, c'est ce que font les uns & les autres.

JUPITER. Ils sont assez punis par leur vice, sans que tu te métes en peine de les punir; puisque les uns, comme des Tantales, meurent de soif au milieu des eaux; & les autres, comme des Finées voyent emporter leur bien par des Harpyes, avant que d'en avoir goûté. Mais va trouver Timon, tu le trouveras tout autre qu'auparavant.

PLUTUS. C'est comme si tu m'envoyois verser de l'eau dans un muid percé.

JUPITER. Si cela est, il sera bien-tôt à sec, & Timon contrainct de boire la lie quand il n'y aura plus de vin. Mais va vite, & que Mercure se souviene de m'amener au retour quelque Cyclope du mont Etna, pour racommoder mon foudre; car je vois bien que j'en auray grand besoin.

MERCURE. Partons, Qu'as-tu à clocher, es-tu boiteux, aussi bien qu'aveugle?

PLUTUS. Je vay toujours de la sorte quand on m'envoye chez quelqu'un; c'est pourquoy je n'arrive que fort tard, & souvent quand on n'en a plus

que faire. Mais lors qu'il est question de retourner, je vay vite comme le vent, & l'on est étonné qu'on ne me voit plus.

MERCURE. Cela n'est pas toujours veritable, car il y a des gens à qui les biens viennent en dormant.

PLUTUS. Je ne marche pas alors sur mes jambes, mais on m'emporte sur des crochets; & ce n'est pas Jupiter qui m'envoye, mais Pluton, qui est aussi Dieu des Richesses, comme son nom le témoigne. Car il fait passer en un moment de grands biens d'une main à l'autre; Et tandis qu'un pôvre mort est jeté en quelque coin couvert d'un linge, de peur que les chats ne le mangent, son heritier se crée de rire en me voyant, & laisse pleurer les autres qui bâilloient après moy comme de petites hirondelles, & n'ont avalé que du vent. Car lors qu'on a ouvert le testament, on trouve pour heritier quelque lâche flateur, ou quelque infame valet, qui servoit aux plaisirs de son maitre, & qui change aussi-tôt de nom; & en prend un magnifique, laissant ses compagnons étonnez de sa fortune, qui portent le deuil pour luy. Cependant, il ne me tient pas plutôt qu'il en devient glorieux & insolent, frape l'un, injurie l'autre, tant qu'il tombe dans les pieges de l'amour, ou de quelque autre passion, qui consume en peu d'heures ce que le defunt avoit amassé avec beaucoup de tems & de peine, & triomfe du fruit de mille crimes.

MERCURE. Cela arrive d'ordinaire, mais quand tu marches tout seul, comment peus-tu trouver le chemin, veu que tu es aveugle?

PLUTUS. Aussi m'égare-je quelquefois, & pren-je souvent l'un pour l'autre.

MERCURE. Je le croy; car tu n'aurois pas laissé, par exemple, Focion ou Aristide, pour enrichir Hipponique & Callias, mais encore, comment fais-tu?

PLUTUS. Je tourne tant, haut & bas, à droit & à gauche, que je rencontre quelqu'un qui me saisit

au

au collet, & te va remercier de sa fortune, ou quel-
qu'autre Dieu qui n'y aura pas songé.

MERCURE. Jupiter se trompe donc, lors qu'il
croit que tu enrichis les gens de bien ?

PLUTUS. Comment voudroit il qu'un aveugle
comme moy pût trouver un homme de bien, qui est
une chose si rare ? mais comme les mechans sont
en grand nombre, j'en rencontre toujours quel-
qu'un.

MERCURE. Mais d'où vient que tu cours si vite
au retour, veu que tu ne sçais pas le chemin ?

PLUTUS. On diroit que Je ne vois clair qu'a-
lors, & que le destin ne m'a donné des jambes que
pour fuir.

MERCURE. Dis-moy encore, pourquoy estant
aveugle, pâle, défait & boiteux, tu as tant de galans
qui meurent d'amour pour toy, & qui métenent tou-
te leur felicité à te posseder ?

PLUTUS. C'est que la passion les empêche de
voir mes defauts, & qu'ils sont ébloüis de l'éclat
qui m'environne.

MERCURE. Mais lors qu'ils te tiennent en leur
puissance, ne reconnoissent-ils pas aussi tôt les maux
que tu traînes après toy ? Cependant, ils ne s'en
peuvent défaire, & on leur arracheroit plutôt les en-
traîlles que leur or.

PLUTUS. L'orgueil, la folie & la vanité les arre-
stent, & autres vices semblables qui marchent tou-
jours à ma suite, & qui ne se font pas plutôt emparez
d'une ame, qu'elle adore ce qui luy nuit, trouve ad-
mirable ce qui ne l'est pas, & pour comble de mal-
heur, est presté à souffrir mille tourmens, pour ne
point quitter la cause de sa rüine.

MERCURE. Que tu es leger & glissant ? Tu
coules comme une anguile, quand on te presse ; au
lieu que la pôvreté est si gliante, qu'on ne s'en sçau-
roit dépetrer. Mais tout en riant, nous voicy arrivez
prés du mont Hyméte. Descendons, & me prens
par le manteau, de peur que tu ne t'égares.

PLUTUS. Tu as raison ; car comme je suis étourdy , j'irois peut-estre me jeter entre les bras de quelque sot , ou bien de quelque méchant. Mais quel bruit est-ce que j'entens comme du fer qui frappe contre une pierre ?

MERCURE. C'est que Timon cultive quelque champ pierreux. Dieux ! comme il est fait : au prix de ce qu'il estoit autre-fois ! Le voila tout crasseux , & tout couvert de haillons ! Mais quelles gens voy-je autour de luy ; La Force , la Santé , la Sagesse , la Vertu , conduites par le Travail , & la Pôvreté. Voila bien d'autres gens que tes Satellites.

PLUTUS. Fuyons, il ne nous voudra pas recevoir en leur presence.

MERCURE. Ne crain rien , sous la conduite de Mercure ; & les auspices de Jupiter.

LA PÔVRETE. Où menes-tu celui-cy , Mercure ?

MERCURE. Vers Timon , de la part du Maître des Dieux.

LA PÔVRETE. Quoy ! il me méprise si fort , luy qui me devoit maintenir , qu'il me veut ravir celui que je possédois , pour le livrer à mon ennemy , afin qu'après l'avoir corrompu par les delices , il me le rende en-suite pour le guerir ? Est-ce là la recompense des services que j'ay rendus à Timon , en luy ostant ses vices , & en l'instruisant à la Vertu ?

MERCURE. Jupiter le veut ainsi , & ses ordres sont inviolables.

LA PÔVRETE. Suivez-moy , mes compagnes , Timon verra bien-tôt ce qu'il perd en nous perdant. Qu'il se souviene que je ne luy ay rien appris que de bon , & que mon rival n'en fera pas de même. Tien , Mercure , je te le rends sain de corps & d'esprit , sage , laborieux , vigilant , méprisant le luxe & la vanité , comme des choses pernicieuses ou inutiles.

MERCURE. Les voila partis ; avançons.

TIMON. Qui estes-vous qui venez ainsi troubler le repos de ma solitude , & me détourner de mon

mon ouvrage? Retirez-vous, que je ne vous en fasse repentir.

MERCURE. Tout beau, je suis Mercure, qui t'amene le Dieu des Richesses, de la part de Jupiter. Reçois-le comme tu dois, & comme il merite.

TIMON. Je ne me soucie, ni des Dieux ni des hommes, trompé par les uns & abandonné par les autres; & je va de ce pas rompre la tête à cet aveugle, s'il ne se retire.

PLUTUS. Fuyons de bonne heure, que ce fou ne nous cause quelque mal-encontre.

MERCURE. Arreste toy, sans te dépiter contre les Dieux qui te veulent rétablir dans ta gloire, & combler de honte tes ennemis.

TIMON. Ne me rompez point la tête de ces fôles promesses, & de ces vaines esperances. Il ne me faut pour vivre que ce hoyau, & je seray assez heureux, pourveu que je ne vous voye point.

MERCURE. Cela seroit bon, si nous estions hommes, mais nous sommes des Dieux qui venons pour te soulager. Reçois la bonne fortune que le Ciel t'envoye.

TIMON. J'ay beaucoup d'obligation à Jupiter, de l'honneur qu'il me fait de se souvenir de moy; mais je ne veus point recevoir celuy-cy, qui est cause de tous mes maux. Car c'est luy qui m'a livré aux flatteurs; qui m'a fait dresser des embûches; qui m'a rendu odieux & m'a exposé à l'envie, qui m'a corrompu par les delices; & lors que je ne me pouvois plus passer de luy; il m'a abandonné comme un traître; Au lieu que la pôvreté m'a receu à bras ouverts, & m'exerçant dans le travail & la peine, m'aourny le choses necessaires, & m'a appris à mépriser les superflües. C'est elle qui m'a rendu maître de moy-même, qui m'a affranchy du pouvoir de la Fortune, qui m'a enseigné quelles étoient les veritables richesses, qui m'a mis en un estat tranquille, où je ne crains ni une populace émeüe, ni un Orateur corrompu, ni un Courtisan flatteur, ni un Tyran irrité;

&

& où je cultive ce champ en paix; sans voir les maux des grandes Citez. Retourne-t'en donc comme tu es venu, Mercure, & remène cét aveugle à Jupiter; je seray assez satisfait, quand il aura rendu les autres aussi mal heureux que moy.

MERCURE. Tu te trompes, mon amy. Tout le monde ne sçait pas supporter la pôvreté comme tu fais, ni crier si à propos pour estre delivré. Ne t'opiniâtre point contre Jupiter, & reçois les biens qu'il t'envoie; il ne faut pas refuser les presens des Dieux. Assez de gens ont fait des prieres, qui n'ont pas esté si bien exaucées que tes injures.

PLUTUS. Veus-tu me permettre de me defendre, sans te metre en colere?

TIMON. Ouy, pourveu que ce soit en peu de mots, & sans préambule, car je suis ennemy des longs discours.

PLUTUS. Mais j'en aurois besoin pour répondre à tous les chefs de ton accusation. Dy moy, je te prie, en quoy puis-je t'avoir offensé? Est-ce en te comblant d'honneur & de biens, & te donnant à souhait tout ce que les autres desirent? Si tes flatteurs t'ont fait quelque déplaisir, je n'en suis pas cause, & leur mépris n'est venu que de mon absence. J'aurois bien plus de sujet de me plaindre, de ce que tu m'as livré entre leurs mains, & abandonné à ceux qui me dressoient continuëment des pièges. D'ailleurs, ce n'est pas moy proprement qui t'ay quitté; mais tu m'as chassé de chez-toy, ce qui m'a mis en telle colere que je ne voulois pas revenir, quelque ordre que j'en eusse de Jupiter, comme Mercure te le dira.

MERCURE. Ne crain point qu'il y retourne jamais, & demeure icy puisque Jupiter te le commande; Continue de fouir, Timon, & tu trouveras un tresor.

TIMON. Il faut obéir aux Dieux; mais considère, Mercure, que tu me vas réjeter en de nouveaux maux.

MER-

MERCURE. Porte-les patiemment pour l'amour de moy, quand ce ne seroit que pour faire enrager tes ingrats & tes envieux. Cependant je va regagner le Ciel par le mont Etna pour m'aquiter de la commission de Jupiter.

PIUTUS. Vien Tresor, sous le hoyau de Timon. Continue à creuser, mon amy.

TIMON. Grands Dieux! qu'est-ce que je voy; Veillé-je, ou si je dors! D'où peut venir tant d'or en des lieux si reculez? Ne sont-ce point aussi des charbons? Non, c'est de l'or tres-pur & tres-fin, qui étincèle comme du feu. Vien, cher amy, que je t'embrasse après une si longue absence; Je croy maintenant tout ce que les Pôetes ont dit de Jupiter & de Danaë; car je ne voy point de pucèle qui n'ouvrît son sein à une chose si aymable, & si precieuse. O Midas & Cresus, vous n'avez esté que des coquins au prix de moy! C'est tout ce que peut faire le grand Roy de Perse que de m'égalier, & le tresor de Delfes ne vaut pas le mien. Consacrons icy mon hoyau, & mes haillons à la Pôvreté: car je voy bien que je n'en auray plus que faire, & que je vivray désormais dans la gloire & dans l'opulence. Mais non, retirons nous plutôt en quelque petit coin du monde pour y vivre tout-seul à nôtre aise, & y bastir une tour pour enfermer nôtre tresor. Car je ne veus plus vivre que pour moy. Arriere tous ces noms d'Amis, de Parens, d'Aliez, tout cela n'est que chimere. La Patrie même me passera pour un fantôme. Je ne veus plus avoir de consideration pour personne, ni aymer d'autre que moy-même. Tous les hommes seront désormais mes ennemis; leur rencontre me sera funeste; je métray un grand desert entre eux & moy, & ne feray jamais ni paix ni trêve avec eux. Quand je sacrifieray, je ne traiteray personne; Autant que j'ay esté liberal & complaisant, je deviendray crüel & barbare. Si le feu se prend quelque part, bien-loin d'y porter de l'eau j'y jeteray de l'huile; Si quelqu'un

GRIC

* Loup-
gareu &
ennemy
du genre
humain.

crie à l'aide en se noyant, je l'enfonceray au lieu de
luy tendre la main. Voila maintenant, mes Dogmes
& les maximes de ma politique. Qu'on m'appelle
* Lycantrope ou Misantrope, c'est dequoy je ne m'
soucie point, bien-loin de m'en offenser j'en feray
gloire. Je seray bien-aise, pourtant, avant que de
me retirer, qu'on sçache que je suis riche, afin qu'on
en creve de dépit. Mais qui l'a déjà dit à tout le
monde? On acourt icy de tous costez. Retirons-nous
sur cette montagne pour y estre plus en seureté. Tou-
tesfois, j'ayme mieux encore me communiquer pour
ce coup, quand ce ne seroit que pour faire enrager
davantage ceux que je voy, par le mépris que j'en feray.
Qui est celui-cy qui s'avance le premier? C'est
le parasite Gnaton, qui me tendit n'aguere une corde;
comme je luy demandois du pain, sans se souvenir
des grands repas qu'il a faits autre-fois chez moy.
Je suis bien-aise qu'il soit venu le premier, pour estre
le premier puny.

GNATON. Bon-jour, le beau, l'agreable, & le
fortuné Timon; J'avois bien dit que les Dieux ne
rejeteroient pas toujours les prieres d'un homme
de bien.

TIMON. Bon-jour, le plus méchant & le plus
scelerat de tous les hommes.

GNATON. Ha ha ha! tu veus rire; Car tu as
toujours ayiné la raillerie. Quand veus-tu que nous
buvions ensemble? Je sçay une chanson à boire toute
nouvelle.

TIMON. J'ay envie auparavant de te faire chan-
ter une complainte.

GNATON. Pourquoi me frapes-tu? Vien de-
vant le Juge.

TIMON. Attens un peu; je te feray bien crier
d'une autre façon.

GNATON. Donne moy plutôt quelque chose
pour me guerir; car l'argent est un remede à tous
maux.

TIMON. Quoy! tu n'es pas encore party?
GNA

GNATON. Je me retire; mais tu te repentiras de m'avoir traité si mal.

TIMON. Qui est cét autre tout pelé? c'est Filiade le plus crüel de tous mes vautours, qui après avoir receu de moy jusqu'au mariage de sa fille, me frapa l'autre jour que j'étois malade, au lieu de me soulager. Cependant, il ne se pouvoit lasser de me Jouër durant ma fortune, & de dire que j'étois plus beau que Narcisse, & que je chantois mieux que ne font les Cygnés des Pöetes.

FILIADE. Ha! l'impudent coquin que Gnaton! il te traite maintenant d'amy & de camarade, luy qui ne te vouloit pas regarder auparavant. Tu as eu raison de châtier son ingratitude. Pour moy, tu sçais l'estime que j'ay toujourns fait de ta vertu, & je n'eusse pas manqué de te visiter dans ta disgrâce, si je n'eusse sceu que les mal-heureux n'aprehendent rien tant que le visage de leur amy, dans leur infortune; mais je t'apportoys dequoy adoucir l'amertume de ta condition, lors que j'ay appris que tu n'en avois plus de besoin. Je n'ay pas laissé pourtant d'avancer; pour t'avertir de songer mieux à l'avenir aux amitez que tu voudras faire, & de te garder des flateurs, qui ne t'abandonneront point depuis qu'ils auront halené une fois ton tresor. Il ne se faut point fier aux hommes de ce tems-cy; l'Ingratitude regne par tout. Mais tu n'as pas besoin qu'on te fasse des leçons, toy qui pourrois instruire les autres, & dont la vie peut servir d'exemple à toute la Posterité.

TIMON. Jete remercie, Filiade, de tes bons avertissemens; Mais aproche un peu que je te tétonne.

FILIADE. Dieux! il m'a rompu la tête avec son hoyau. Qui nous a amené ce fou Est-ce là la récompense de mes bons avis?

TIMON. Aux autres. Voicy l'Orateur Demea, qui s'aproche avec un Decret à la main, qu'il a fait sans doute à ma faveur. Car il se dit tout haut mon parent, quoy que n'aguere ayant à faire quelque distri-

distribution aux pôvres de ma Tribu, il ne faisoit pas semblant de me conoitre. Cependant j'ay payé autre-fois une grosse amende pour luy, sans quoy il seroit pourry en prison.

DEMEA. Bon-jour, la gloire de ton pàys, l'apuy & le sôstien de ta famille, le rempar de toute la Grece. Le Peuple & le Senat assemblez, t'atendent pour passer le Decret que voicy: *Atendu que Timon fils d'Equécratides, du Bourg de Colytte, surpasse tous les autres, tant en sçavoir qu'en probite, & ne cesse de rendre service à l'Estat, & de veiller pour le bien public. D'ailleurs, qu'il a remporté le prix aux jeux Olympiques tant à la lûte, qu'à la course, & aux autres exercices.*

TIMON. Quel imposteur! je ne me suis jamais trouvé à ces jeux.

DEMEA. N'importe, on ne sçauroit métre trop de choses favorables en un decret. Ne m'interromps point. *Atendu, dis-je, qu'il a remporté en un même jour le prix de ces jeux, & qu'il s'est porté vaillamment en la journée contre les Acarniens, où il enfonça deux bataillons de Spartiates.*

TIMON. Comment-cela! je n'ay jamais esté à la guerre.

DEMEA. Je louë ta modestie, mais je n'ay pû dissimuler la verité, *Atendu, enfin, qu'il est homme de conseil & d'exécution; il a semble bon au Senat, & au Peuple, de luy dresser une statue d'or dans le Château, près de celle de Minerve, qui soit couronnée de rayons, & qui tiene un foudre à la main, pour Symbole de son eloquence & de sa valeur; & de le couronner aussi de sept couronnes d'or; qui seront proclamées aujourd'huy sur le théâtre public par les nouveaux Acteurs, puisque c'est la feste de Bacchus, & un jour de rejouissance pour luy. C'est l'avis de l'Orateur Demea, son Amy, son Parent, & son Disciple. Mais je suis fâché de n'avoir pas amené avec moy mon fils, qui porte ton nom.*

TIMON. Et tu n'es pas marié;

DE

DEMEA. Non ; mais je le feray l'année qui vient , & apelleray de ton nom le premier fils qui me naîtra.

TIMON. J'en doute ; Car auparavant , je te caſſeray la tête , pour recompence de ta lâche & infame flaterie.

DEMEA. Au ſecours mes Amis , ſouffrirez-vous qu'un maraut frape les Citoyens, luy qui ne l'eſt pas ? Mais je te feray bien-tôt porter la peine de ton insolence , Boutefeux , qui a brûlé le Château , pour piller le Tresor public.

TIMON. Trouve de meilleures couleurs à ta calomnie , car le Château n'a point eſté brûlé , ni le Tresor pillé.

DEMEA. Mais tu n'es riche que de larcin.

TIMON. Reçoy un ſecond coup de baſton pour ton impoſture , mais ſans crier , que je ne t'en donne un troiſième Car il ſeroit honteux , après avoir défait deux bataillons de Spartiates , que je ne puiſſe mettre à la raiſon un coquin. A quoy me ſerviroit-il d'avoir remporté tant de prix en un jour aux jeux Olympiques ? Qui eſt cet autre qui s'avance , c'eſt le Philoſophe Thraſyclés ; Je le reconois à ſa barbe de bouc , & à la hauteur de ſes ſourcils. Il marche à grands pas , & grommele entre ſes dents ; ſans doute qu'il medite quelque harangue , car il retrouſſe ſes cheveux ſur ſon front. Qu'il reſſemble bien , en cet eſtat , au Triton , ou au Borée de Zeuxis ! C'eſt une choſe étrange qu'un homme ſi modeste en apparence , & d'une mine ſi grave & ſi auſtere, après avoir philoſofé tout le jour avec ſes Diſciples , n'ait pas plutôt bû ſur le ſoir un grand hanap que ſon valet luy apporte , que tous ces beaux diſcours de vertu s'en vont en fumée , & il ne s'en ſouvient non plus que s'il avoit bû de l'eau du fleuve d'Oubly. Car alors ſe courbant ſur ſon aſſiete , comme s'il y devoit trouver la vertu qu'il cherche toujours , & qu'il ne trouve jamais , il donne échec &-mat à tous les plats, quoy qu'il ſe plaigne toujours que l'on mange tout

Tom. I.

C

ſans

DE

sans luy, & s'emplissant de vin & de viande, coudoye ceux qui sont assis près de luy à table; repand de la fausse sur sa barbe, & sur ses habits; queréle la compagnie, tant qu'il le faut emporter yvre du festin, où il ne laisse pas en bégayant de loüer la sobriété & la continence, entre les bras de quelque Musiciéne. Mais de jour il ne le cède à personne en mensonge & en impudence, sans parler de ses usures, de son avarice, & de cent autres vertus semblables; car c'est un parangon de sagesse & de doctrine. Mais je m'en va l'accorder de toutes piéces.

TRASYCLES. Je ne viens pas au bruit de tes trefors, comme les autres, ni au souvenir de tes festins: Car je ne fais pas plus d'estat de l'or que des cailloux du rivage, & n'ay besoin pour vivre que de pain & d'eau, avec quelque oignon, ou quelque salade, quand je me veux traiter plus splendidement. Ce méchant manteau sert pour me couvrir, & avec cela je dispute de la félicité avec Jupiter. Mais je veux empêcher que tu ne te laisses corrompre à ta fortune, & si tu m'en crois, tu jetteras ton argent dans la riviere, comme une chose superflüe, pour ne point dire pernicieuse; si tu n'aymes mieux en faire part à ceux qui en ont besoin, & particulièrement aux Philosophes, qui le meritent mieux que les autres. Mais pour moy, je ne te demande rien; car cette besace me suffit. Ce n'est pas que si tu y voulois mettre quelque chose pour t'aquiter d'une partie de ce que tu dois à la Philosophie, ce ne fût pour en ayder quelque Amy incommodé. Du reste, elle n'est pas fort grande, & ne tient que deux boisseaux à la grande mesure; car il faut qu'un Philosophe se contente de peu.

TIMON. C'est bien dit; mais aproche auparavant, que je te donne quelques coups de poing, pour exercer ta patience; & de surcroit un coup de balton.

TRASYCLES. Au secours, mes Amis, souffrez-vous qu'on m'assassine dans une ville libre?

TIMON. Qu'as-tu à crier? est-ce qu'on ne t'en donne pas assez? Tien, en voila encore une dou-

douzaine par dessus le marché. Mais qu'est cecy ? toute la Ville acourt en foule ? Grimpons sur cette montagne pour nous défendre plus facilement d'en-haut, à coups de pierre.

PLUSIEURS. Tout beau, nous nous en allons.

TIMON. Ce ne sera pas pour le moins sans coup ferir.

L'ALCYON, OU LA METAMORFOSE.

DIALOGUE

DE CHEREFON, ET DE SOCRATE.

Il prend sujet de parler de la puissance divine, sur la fable des Alcyons; mais c'est plutôt, à mon avis; selon l'opinion de Socrate, que selon la siene: ce qui fait douter à quelques uns, si ce Dialogue est de luy.

CHEREFON. **Q**UEL son a frapé mon oreille? Qu'il est agreable! Il vient du costé du rivage, & de la pointe de ce rocher qui s'avance dans la mer. Mais de quel animal peut-ce estre? car les poissons sont müets, & les oyseaux qui hantent les mers, n'ont point proprement de chant.

SOCRATE. C'est l'Alcyon tant vanté, dont on conte cette fable, Que la fille d'Eole ayant perdu le beau Cëix son mary, fils de l'étoile du jour, se consumoit en des regrets superflus, lors que les Dieux touchez de compassion, la changerent en oyseau, qui cherche encore sur les eaux, celuy qu'elle n'a pü rencontrer sur la terre.

CHEREFON. Quoy! c'est l'Alcyon? Je ne l'avois jamais oüy; mais sa voix a veritablement
C 2 quel-